

NOTE DE L'ÉDITEUR

La première des deux conférences du Père Marie-Dominique Philippe contenue dans ce numéro, nous rappelle opportunément ce qu'est notre Espérance chrétienne ; elle ne peut être liée à un messianisme temporel comme tant de « politiques » le voudraient ; elle est un mystère que nous ne pouvons comprendre pleinement ; elle est aussi un désir ardent de conquête, sanctifié par le Christ pour la préparation du Royaume de Dieu, qui n'est pas de ce monde.

La deuxième conférence aborde le mystère de la Résurrection : nous sommes baptisés dans la mort et la résurrection du Christ. C'est notre entrée dans le Christ par le baptême qui nous apporte la certitude de ressusciter en Lui, afin de constituer son peuple dans la Jérusalem céleste. Il y aura une nouvelle terre, de nouveaux cieux et notre corps sera glorifié.

Dans ces pages emplies de mystères, le Père nous entraîne vers des découvertes aux perspectives infinies qui mènent à Dieu et nous associent à sa gloire.

Ces deux conférences du Cycle Saint-Pierre ont été données les 17 mars et 19 mai 1974.

... L'espérance est orientée vers un but transcendant, vers l'infini, vers Dieu. C'est la célèbre parole de saint Augustin qui revient une fois de plus : *Toi, (ô Seigneur), tu nous as créés pour toi ; et notre cœur n'a de paix aussi longtemps qu'il ne se reposera pas en toi.* (cf. 1, 1 P.L. 32, 661).

... On ne peut aimer vraiment, sans espérer, sans la véritable espérance, celle qui est appelée à surmonter les limites et les obstacles propres aux horizons temporels.

Une grande tentation et l'un des plus grands maux de notre époque, c'est de refuser l'espérance apportée au monde par le Christ : *Ayez confiance, a-t-il dit, j'ai vaincu le monde* (Jean 16, 33).

Les chrétiens doutent parfois de la capacité du christianisme de renouveler la vie des hommes, des hommes modernes surtout, imbus d'espérances précaires et souvent trompeuses – voire matérialistes – mais extrêmement suggestives

... L'espérance doit être fondée, avant tout, sur la fermeté de nos idées, de notre philosophie, de notre conception de l'histoire et de la vie ; autrement dit, sur la vérité de notre foi. Celui qui croit, espère ! et puis, nous savons que l'optimisme de notre espérance peut être fondé également sur des événements qui lui sont apparemment contraires, car *avec ceux qui l'aiment, avec ceux qu'il a appelés selon son dessein, Dieu collabore en tout pour leur bien* (Rom. 28) ; car enfin, nous savons que la providence guide nos vicissitudes personnelles et l'histoire toute entière (cf la conclusion des *Promessi Sposi*).

PAUL VI.

(audience générale du 25 février 1976)

MÉSSIANISME TEMPOREL ET ESPÉRANCE CHRÉTIENNE

Les deux dernières conférences de cette année sont consacrées au mystère de l'espérance chrétienne. Nous avons commencé par le mystère de la foi, nous avons essayé de voir ensuite les exigences propres de la charité – de l'amour divin, l'*agapè* – et il s'agit aujourd'hui d'entrer dans un des problèmes les plus délicats, les plus difficiles dans notre monde d'aujourd'hui (parce que là les confusions sont particulièrement nettes, particulièrement profondes) : celui du messianisme temporel et de l'espérance chrétienne.

Le problème est particulièrement délicat du fait que l'espérance est le grand élan de notre vie. Dans la mesure où la charité et la foi se temporalisent ou s'humanisent, dans cette même mesure l'espérance le fait aussi. C'est là que nous voyons les conséquences les plus graves.

Nous allons d'abord essayer de comprendre un phénomène très actuel : chez beaucoup de théologiens aujourd'hui, la foi est liée à l'aspect politique, la foi réclame un engagement politique. On voit cela dans

tout un courant de théologie aujourd'hui – de théologie allemande, surtout, mais qui a une influence sur la théologie française. En France, ce qui est un peu dommage, c'est que l'on ne voit pas d'où cela vient... On en prend les conséquences, et on en voit les applications pratiques... On voit alors subitement des changements de position dans l'attitude chrétienne, dont on ne comprend pas très bien ce qu'ils signifient. Je dirais qu'avant – il y a cinquante ans, trente ans – on faisait une grande distinction entre les exigences proprement chrétiennes et les exigences d'ordre temporel. On voyait la différence entre la foi et la prudence politique. Peut-être certains les ont-ils trop séparées... d'où une réaction violente, réaction actuelle mais qui a toujours existé au cours de l'histoire de l'Eglise. Il ne faut donc pas dire que c'est propre à notre époque. Si nous regardons certains mouvements d'il y a cinquante ans, nous retrouvons exactement les mêmes tendances, c'est-à-dire vouloir « bloquer » le temporel, l'humain, et le divin.

Cela peut prendre des formes différentes : ou bien l'humain n'est regardé qu'à travers le surnaturel – on ne veut plus alors regarder la justice mais uniquement la charité fraternelle – ou bien on fait l'inverse, le surnaturel étant alors uniquement regardé à travers le temporel ; et c'est plutôt la tendance actuellement. Aujourd'hui on ne surnaturalise pas, on ne tombe pas dans l'illuminisme, mais c'est plutôt une attitude positiviste qui prend possession de tout le domaine de la vie chrétienne et conduit nécessairement à une position d'ordre purement politique, selon laquelle le chrétien doit être entièrement engagé dans la politique. Or,

comme la politique, aujourd'hui, a une tendance très nette à la socialisation, on confond assez facilement socialisation et socialisme, faisant à ce moment-là un « blocage » entre les exigences chrétiennes et un certain engagement politique... vous voyez lequel.

Essayons de comprendre comment le messianisme temporel a été constamment une grande tentation, et ensuite nous essaierons de voir la réponse à cette tentation.

Il faut d'abord saisir que c'est une perpétuelle tentation... Tentation qui a existé dans l'Ancien Testament d'une manière extrêmement forte et qui existe encore aujourd'hui dans le peuple d'Israël. Or, comme l'Eglise est d'une certaine manière héritière de l'Ancien Testament, et comme l'histoire de l'Ancien Testament est préfigurative au mystère de l'Eglise, il est assez normal que l'on retrouve dans l'histoire de l'Eglise et dans l'orientation de l'Eglise (et l'orientation des théologiens) des problèmes assez semblables.

Regardons d'abord en quoi consiste cette tentation du messianisme temporel. Elle est très ancienne, et est une conséquence de la faute originelle ; c'est donc cela qu'il faut regarder en premier lieu. C'est peut-être parce qu'on ne regarde plus cela aujourd'hui, que l'on ne comprend plus cette tentation.

Au point de départ, Dieu a créé l'homme – selon la grande tradition – dans une harmonie parfaite entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel. La grâce de la justice originelle est une grâce d'harmonie. (Ne disons pas d'équilibre, mais d'harmonie). Cette harmonie entre les exigences surnaturelles et les exigences naturel-

les faisait que, normalement, le surnaturel devait s'épanouir avec tout un rayonnement sur le temporel et sur notre vie, ici sur terre.

Le péché a mis un déséquilibre entre les tendances sensibles et le spirituel, le divin qui est en nous. Ce déséquilibre très fort fait que nous avons perpétuellement une nostalgie de revenir au Paradis terrestre. Michel Carrouges, dans *La mystique du surhomme* (très beau livre écrit il y a vingt-cinq ans, mais qui reste actuel) souligne que les mouvements d'aujourd'hui se comprennent par un désir de retour au Paradis terrestre, et qu'à la racine de tous les athéismes contemporains il y a ce désir que l'homme sauve l'homme et retrouve ainsi sur la terre une sorte d'euphorie et de bonheur plénier, fondé sur l'homme.

Il est normal qu'il y ait cette nostalgie, parce que notre nature humaine, dans nos premiers parents (dans la foi nous disons : en Adam et Eve), a connu cette plénitude, et donc il y a en elle une nostalgie fatale de retrouver cette béatitude, ce bonheur plénier.

Je crois que c'est pour cela, car il n'y a rien d'inutile dans l'Écriture, que la *Genèse* nous parle de l'Ange placé devant la porte du Paradis terrestre avec un glaive flamboyant, pour empêcher l'homme d'y retourner. C'est un langage symbolique, il s'agit de le comprendre. Si Dieu nous dit cela, c'est parce qu'Il sait très bien que dans le cœur de l'homme il y aura une nostalgie permanente de retourner au paradis terrestre (le « complexe océanique » doit être poussé beaucoup plus loin du point de vue chrétien, jusque dans ce « complexe » très profond de retour au Para-

dis terrestre, je crois cela beaucoup plus vrai que le complexe océanique). Nous avons un désir intense de revenir à ce bonheur plénier.

Dans la philosophie grecque, nous voyons une des manifestations de cette nostalgie dans le désir que le bien et le beau s'identifient, que tout ce qui est beau soit bien et que tout ce qui est bien soit beau. C'est une nostalgie que nous portons tous en nous. Pouvoir faire que le bien et le beau s'identifient, c'est vraiment un grand souhait de notre cœur. Or nous savons bien que ce n'est pas toujours vrai.

Dans l'histoire du peuple d'Israël (qu'il faudrait reprendre ici dans cette perspective ; je vais simplement indiquer quelques aspects) nous retrouvons constamment une matérialisation des promesses.

Dieu a commencé par une promesse à Abraham. Il lui demande de quitter la ville d'Ur, de quitter cette grande civilisation pour aller vers une terre promise, une terre que Dieu veut lui donner, où coulent le lait et le miel, où la fécondité est merveilleuse, où il y aura une protection, une alliance avec Dieu d'une façon unique... Je ne sais pas comment Abraham a compris cela, personne d'entre nous ne peut le savoir, mais Abraham a une très grande foi, et comme les promesses de Dieu sont reçues à travers la foi, Abraham ne la comprend sûrement pas uniquement d'une façon matérielle. Pour lui, il ne s'agit pas uniquement de la terre de Canaan ; la foi d'Abraham ne l'aurait pas justifié s'il ne s'était agi que de la terre de Canaan. C'est bien la terre de Canaan, mais cette terre a une signification divine, symbolique qui exprime quelque chose

d'autre. Pour Abraham qui recevait donc cette promesse dans une grande foi en la parole de Dieu (Dieu nous conduit toujours vers Lui et la foi est faite pour nous conduire vers Lui) la terre de Canaan est comme une *étape* vers quelque chose qui va plus loin. Mais on peut faire de la terre de Canaan un *terme*. A ce moment-là on matérialise l'espérance, et ce n'est plus l'espérance divine.

Si nous relisons ces textes, nous comprenons qu'ils sont toujours actuels et qu'il y a là quelque chose de très important. Cette promesse que Dieu fait à Abraham de la terre de Canaan, est reprise. C'est une promesse de fécondité merveilleuse, qui n'est pas seulement une fécondité selon la chair et le sang, mais quelque chose qui va beaucoup plus loin, puisque le véritable Israël, ce sont *ceux qui ont la foi d'Abraham*. Israël, selon le langage biblique, ce n'est pas ceux qui sont de la *race* d'Abraham selon la chair et le sang, mais ceux qui ont le même désir, et sont animés du même esprit de foi que lui.

Nous voyons que cette promesse est reprise avec Moïse qui est suscité pour tout cela. Toute la traversée du désert est pour purifier le peuple d'Israël qui constamment murmure, avec le désir de retourner en Egypte pour avoir des marmites pleines de viande et d'oignons. Quand on est dans le désert on a des nostalgies particulières à l'égard de la nourriture et de la boisson, parce que, quand on a soif, les instincts sont exaspérés... Ce murmure constant accompagne toute la traversée du désert, et chaque fois Dieu veut purifier le cœur de son peuple. C'est pourquoi il le fait

marcher dans le désert pendant quarante ans, afin que toute une génération disparaisse, et que de là naisse une nouvelle génération qui n'ait plus cette nostalgie de l'Égypte, mais qui ait une foi et une espérance pures, reprenant l'espérance du point de départ, celle d'Abraham à l'égard de la Terre promise.

Nous savons que Moïse n'a pu entrer dans la Terre promise, parce qu'à un moment donné il a manqué de foi. Tout cela est très important, parce que cela nous fait comprendre combien la promesse de la terre de Canaan est liée à la foi. Ce n'est pas du tout une promesse humaine ! c'est une promesse divine reçue dans la foi... (Abraham, Moïse...)

Nous voyons aussi constamment, dans l'histoire du peuple d'Israël, un désir de gloire humaine. (Israël réclame un Roi – ce qui déplaît à Dieu ; cf. I Sam. 8, 6 - 22). La gloire humaine, pour Israël, est de pouvoir être « comme les autres peuples » et avoir, comme eux, un bien temporel qui soit toujours plus grand. Autrement dit, il y a cette tentation d'identifier la gloire d'Israël et la gloire de Dieu ; de confondre la terre de Canaan comme promesse et la terre de Canaan dans sa réalité terrestre ; de confondre l'espérance divine (parce que c'est une espérance divine !) avec les réalisations matérielles et temporelles. C'est bien cela, le messianisme temporel, la confusion entre la promesse divine et les réalisations temporelles.

Les prophètes sont suscités – à partir de Samuel – pour rappeler constamment à Israël que sa mission n'est pas uniquement une mission temporelle, mais qu'elle est avant tout spirituelle. C'est cela, le rôle des

prophètes ; parce que les prêtres – appliquant la Loi – risquent de rester à un niveau d'efficacité et de réalisation humaine. Les prêtres – le sacerdoce lévitique lié à la liturgie et lié au temple – risquent toujours de retomber dans les réalisations temporelles. Les prophètes sont là pour rappeler qu'il faut dépasser cela.

Cette espérance nous est montrée en dernier lieu dans Jean-Baptiste, et je crois que c'est dans Jean-Baptiste que nous découvrons le petit-fils d'Abraham, ayant la véritable espérance divine, au terme de l'attente de l'Ancienne Alliance.

Si Abraham nous montre ce qu'est la foi, Jean-Baptiste nous montre ce qu'est l'espérance. En regardant Jean-Baptiste on ne peut pas ne pas penser à ce que Péguy dit de l'espérance ; car on voit combien Jean-Baptiste est un petit, un pauvre et combien il s'est dépouillé de tout... Jean-Baptiste a été consacré à Dieu dès le point de départ pour maintenir dans toute sa limpidité l'espérance divine qu'il représente. Nous voyons là le grand dyptique de l'Ancien Testament : Abraham – la foi ; Jean-Baptiste – l'espérance. Ils se tiennent.

N'oublions pas que Dieu parle à travers les hommes, comme le disent les Pères de l'Eglise : il ne nous enseigne pas seulement par Sa Parole, mais nous donne un enseignement extrêmement concret à travers des gestes, par exemple les gestes d'Abraham. Et si toute la vie d'Abraham nous montre les différentes étapes de la foi, Jean-Baptiste nous montre celles de l'espérance.

Saint Jean commence son Evangile, après le *Prologue*, par un passage particulièrement important où nous voyons des lévites et des prêtres, envoyés par les autorités de Jérusalem, venir interroger Jean-Baptiste. Si ce sont des lévites et des prêtres, au-dessus d'eux l'autorité est immédiatement le grand-prêtre. Il est donc sous-entendu qu'ils sont envoyés par le grand-prêtre ou par le Sanhédrin, en tout cas par l'autorité religieuse.

Ils viennent auprès de Jean-Baptiste pour lui demander ce qu'il fait et quelle autorité il a.

Jean-Baptiste, sachant très bien (parce qu'il est mû par l'Esprit-Saint) l'inquiétude de ces hommes et celle du grand-prêtre à Jérusalem, commence par dire qu'il n'est ni le Christ, ni Elie, ni le Prophète. Il se définit par trois négations... Il n'a aucune autorité. On lui demande alors « qui es-tu, que dis-tu de toi-même, pour que nous puissions donner une réponse à ceux qui nous ont envoyés ? » (I, 22). Voilà la préoccupation de ces bons fonctionnaires religieux ! Leur préoccupation, c'est de donner une bonne réponse, une réponse intelligente... on ne peut pas donner uniquement une négation ! « Que dis-tu de toi-même ? » Jean-Baptiste, alors, répond : « Je suis la voix de celui qui crie dans le désert » (I, 23). Mû par l'Esprit-Saint, Jean-Baptiste se sert du prophète Isaïe et il se définit comme la voix de celui qui crie dans le désert. C'est peut-être la plus belle définition de l'espérance : « la voix de celui qui crie dans le désert ». Jean-Baptiste représente, justement, cette espérance du pauvre, cette espérance de celui qui met toute sa confiance en Celui qui doit venir. Jean-Baptiste sait très bien que le peu-

ple d'Israël ne peut pas se sauver par lui-même et qu'il a besoin du Messie qui seul le sauvera. C'est pourquoi Jean-Baptiste est cette voix dans le désert, où il a été envoyé pour attendre la véritable Terre promise : le Christ, le Messie... Vous voyez le dépassement de Jean-Baptiste... !

Il est important de regarder Abraham et Jean-Baptiste et de voir comment celui-ci est vraiment petit-fils d'Abraham parce qu'il a la même foi que lui. La purification s'est faite à travers tous les prophètes, et spécialement à travers Isaïe, fait que Jean-Baptiste est capable d'être celui qui se définit comme « la voix de celui qui crie dans le désert ».

Il faut être la voix de celui qui crie dans le désert pour être capable de passer de la terre de Canaan au Messie... pour pouvoir découvrir, au-delà de la terre de Canaan, Celui qui doit venir et qui doit être le Messie. C'est un passage extrêmement important. Saint Jean a saisi que tout le sort d'Israël s'était joué là. Il y a des points névralgiques qu'il faut saisir. Si on ne les saisit pas, on ne sait plus rien du tout. C'est comme en politique... Il y a des options qu'il faut prendre à un moment donné. Si on ne les prend pas au bon moment, c'est fini, on fait partie de ceux qui sont mus et qui sont pris par les propagandes. Dieu nous donne toujours la lumière. A un moment donné il y a option à prendre et c'est parfois très difficile : il faut prier.

Si ces lévites et ces prêtres avaient demandé à Jean-Baptiste le baptême de pénitence, s'ils étaient revenus à Jérusalem en disant au Grand-prêtre, au Sanhédrin, qu'il y avait au désert un véritable envoyé de Dieu, et

qu'il fallait l'écouter, le Grand-prêtre serait peut-être venu, lui aussi, recevoir le baptême de pénitence. Jésus l'a reçu... pour donner une leçon au Grand prêtre... Il n'avait pas besoin de ce baptême, mais c'est pour le peuple d'Israël qu'Il l'a demandé ; et Il l'a reçu pour le peuple d'Israël, pour le Grand prêtre... Si ces lévites et ces prêtres avaient compris Jean-Baptiste, tout aurait peut-être changé. Il suffit parfois d'un instant. A Jérusalem on attendait aussi le Messie, le Grand prêtre aussi avait l'espérance ! et ceux du Sanhédrin vivaient de la Loi, ils étaient des croyants, ils avaient le désir de la venue du Messie... ! Nous découvrons là deux attitudes très différentes de l'espérance.

Regardons l'espérance dans le cœur de ces lévites et de ces prêtres, l'espérance dans le cœur du Grand prêtre, l'espérance qu'il y a dans le Sanhédrin, et l'espérance qui habite le cœur de ce pauvre qui est au désert... Essayons de comparer un peu ces deux attitudes. Je crois qu'elles expriment un grand tournant. Le plus grand tournant que l'histoire ait connu, c'est l'option qui a été prise là, l'option de Jean-Baptiste et celle du Grand prêtre. Jésus est venu pour les deux. Il est venu pour Jean-Baptiste et pour le Grand prêtre. L'un des deux l'attend ; l'autre aussi l'attend... mais à sa manière. L'espérance met en nous une attitude d'attente, d'accueil.

Nous verrons tout à l'heure sur le plan théologique que le fruit premier de l'espérance, c'est de creuser en nous un grand désir, et donc de nous mettre dans une attitude d'attente à l'égard de Celui qui est notre Sauveur. L'espérance nous permet de nous appuyer entiè-

rement sur Celui qui peut seul être notre Salut. Jean-Baptiste a tout quitté pour être entièrement attente du Messie, sans savoir ce que serait ce Messie. La véritable attitude d'attente, c'est cela. Quand nous attendons quelqu'un en sachant qu'Il est notre Salut, nous ne nous imaginons pas ce qu'il sera, puisque nous savons que tout doit venir de Lui. Nous sommes alors uniquement dans cette attitude d'attente à l'égard du Sauveur. Tandis que le Grand-prêtre, le Sanhédrin attendent le Messie, mais en considérant que le Salut vient de la Loi. Pour eux le Messie doit être non pas Celui qui dépasse la Loi, mais Celui qui vient la confirmer. Il doit être dans le prolongement de la grande tradition du peuple d'Israël. En regardant bien l'Evangile de saint Jean, je crois que nous pouvons dire cela, car nous voyons bien que leur attitude d'espérance n'est pas du tout l'espérance des pauvres, mais l'espérance de ceux qui possèdent un bien divin qu'ils considèrent comme leur avoir. Ils ont une mainmise sur la Loi ; la Loi leur appartient et c'est eux qui sont les interprètes de la Loi. Par le fait même, Celui qui doit venir de la part de Dieu pour les sauver doit, nécessairement, être dans la même vision, dans la même lumière qu'eux, pour confirmer leur attitude.

Nous avons bien là deux attitudes d'espérance : l'espérance du pauvre, de celui qui est uniquement ouverture, attente du Sauveur promis ; et l'espérance du Grand-prêtre, du Sanhédrin. Eux aussi espèrent, mais comme ceux qui possèdent, comme ceux qui ont un avoir. Ils s'appuient sur cet avoir et non pas directement sur le Messie, sur la promesse de Dieu. Ils ne

voient que les réalisations de cette promesse, qui sont très belles, très grandes, qui sont les fruits de la coopération de Dieu avec le peuple d'Israël par la Loi. Regardant uniquement ces réalisations, ils n'ont pas pu reconnaître Celui qui devait venir. Ils s'étaient fait une idée du Messie ; au lieu d'attendre l'unique Sauveur, ils l'attendaient comme devant venir dans le prolongement même de la Loi.

Si nous regardons maintenant le mystère de l'Eglise, nous voyons que cette espérance de l'Ancien Testament, dans le cœur de Jean-Baptiste (puisque c'est là où elle est la plus pure), dans le cœur des prophètes (Isaïe, Ezéchiel, Amos, Osée, qui sont tout entiers tendus vers Celui qui doit venir), cette espérance du petit, du pauvre, va prendre avec le mystère du Christ une physionomie nouvelle. Dans son espérance, Jean-Baptiste découvre l'Agneau qui est vraiment pour lui cette nouvelle Terre promise, cette terre de salut. L'agneau, c'est Celui qui porte l'iniquité du monde et donc Celui qui doit sauver le monde. L'espérance de Jean-Baptiste s'appuie directement sur le mystère de l'Agneau en qui il met toute sa confiance, sachant que le Salut est dans le Christ. C'est cela que Jésus vient apporter à Jean-Baptiste. Ce n'est plus la Loi – ses applications et sa réalisation – qui est source première du Salut, mais c'est le don gratuit de Dieu, qui nous est fait à travers le Christ et dans le Christ.

La rencontre de Jean-Baptiste avec les lévites et les prêtres s'est faite à l'intérieur du peuple d'Israël... Il a eu là un partage : les uns sont restés fixés sur la Loi,

les autres ont suivi l'Agneau. Les uns sont restés dans un messianisme temporel, qui, même s'il prenait une forme assez moralisante, demeurerait un messianisme temporel, le messianisme de la Loi, de l'application de la Loi, le messianisme des réalisations humaines. L'attitude de Jean-Baptiste était, au contraire, cette purification radicale à l'égard de toutes les réalisations temporelles pour recevoir Celui qui devait venir.

Cette espérance chrétienne a été exprimée avec beaucoup de force par le Christ en face de Pilate (Jean 18 36). Cette rencontre – qui ne se fait donc plus à l'intérieur du peuple d'Israël – est un moment très important, juste avant la Croix. Pilate représente l'espérance humaine, temporelle, la puissance. Or, au niveau temporel, l'espérance est bien souvent du côté de la puissance, du côté du plus fort. Et César, c'était le plus fort... (Ne faites pas trop vite des analogies avec ce que nous vivons actuellement, mais nous voyons bien... Aujourd'hui, César a une tête double, cela nous permet de mieux choisir !...) C'est donc César qui représentait la puissance, et Pilate vivait uniquement dans cette espérance temporelle. En face de lui, Jésus dit des paroles que nous avons beaucoup de peine à bien comprendre.

Un rabbin me disait : « la parole la plus incompréhensible pour moi dans l'Évangile, c'est celle de Jésus face à Pilate... » et il ajoutait : « heureusement, aujourd'hui, l'Eglise commence à comprendre qu'il faut un engagement politique et temporel, et ainsi elle se rapproche de nous » (vous voyez tout ce qui est impliqué

dans cela). Il me disait donc que la parole la plus incompréhensible pour lui – en tant que rabbin – était la parole du Christ : « Mon royaume n'est pas de ce monde... » et il ajoutait : « dans l'espérance d'Israël, le royaume de Dieu est de ce monde, il est nécessairement de ce monde, et il ne peut être que de ce monde. La gloire de Dieu, c'est la gloire d'Israël ». C'est pourquoi il est si important de revenir à cette parole de Notre-Seigneur, qu'Il a voulu prononcer devant Pilate pour qu'elle prenne une force et une acuité uniques. Si Jésus avait dit cela devant Jean-Baptiste, on aurait dit que Notre-Seigneur « s'adaptait » à lui (et qu'Il s'adaptait parfaitement) parce que Jean-Baptiste est l'homme du désert, celui qui ne cherche pas du tout un royaume terrestre. Le Seigneur va vers Jean-Baptiste parce que celui-ci est capable de L'écouter, ayant cette âme de pauvre et cette très grande soif du Christ... Mais cette parole – « Mon royaume n'est pas de ce monde » – Notre-Seigneur la dit en face de Pilate, Pilate qui n'est pas très spirituel (je ne le crois pas... il ne s'est pas conduit comme un spirituel, du reste). Pilate, ayant un très grand sens des réalités temporelles et de la politique, essaie par le fait même, quand il est devant une situation difficile, de s'en tirer le mieux possible, même s'il faut faire quelques petites concessions à droite et à gauche, même s'il faut maltraiter momentanément un juste ; le tout, c'est que tout le monde arrive à s'accorder. L'essentiel pour lui, c'est de trouver un moyen pour que tout le monde soit d'accord (la « combinazione... » c'est tout à fait cela, Pilate)

Jésus, en face de Pilate, dit nettement que Son royaume n'est pas de ce monde. Encore une fois, cela ne veut pas dire du tout qu'il n'y ait pas un engagement chrétien dans le monde. Non ; il s'agit du *Royaume*... « Mon Royaume n'est pas de ce monde ». Cela veut dire que ce qu'il y a de premier, d'essentiel, de principal dans la Royauté du Christ, n'est pas de ce monde. La liturgie, du reste, a repris cette parole pour la Fête du Christ-Roi. La royauté du Christ est une Royauté d'Amour, de Vérité, une Royauté intérieure. Le Ciel est au plus intime de nous, le Ciel est au-dedans de nous, et le Royaume de Dieu est au plus intime de nous. Nous sommes dans le monde, mais ne confondons pas notre engagement visible, temporel, et ce mystère du Royaume de Dieu que nous portons au plus intime de nous-mêmes. La grâce du Christ fait que nous sommes liés à Lui et engagés directement dans le sort du Christ. Il est très important de comprendre que le royaume du Christ est un royaume qui *dépasse* le temporel. Il ne s'oppose pas au temporel – « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu » –, il n'est pas du même ordre. Si le royaume du Christ était temporel, si la Gloire du Christ était la gloire d'Israël, (gloire temporelle), alors il y aurait une opposition entre les intérêts du Christ et les intérêts politiques des autres nations, des autres pays. Il y aurait une opposition et nécessairement le Christ apporterait la guerre et la lutte. Si, au contraire, nous comprenons que le Royaume du Christ est au-delà de l'aspect politique humain, qu'il est d'un autre ordre, d'un ordre intérieur, et que ce Royaume demande de prendre possession progressivement de tout

nous-mêmes, alors nous comprenons que l'espérance chrétienne doit être, en premier lieu, une espérance qui suit Jésus dans Sa victoire d'amour. L'espérance chrétienne nous lie au sort du Christ en nous faisant comprendre, en tant que chrétiens, que le Royaume du Christ n'est pas de ce monde. Elle doit donc être, en premier lieu, ce lien qui nous permet de suivre Jésus jusqu'au bout. L'œuvre du Christ, c'est l'œuvre de l'Eglise et c'est l'œuvre du chrétien. La manière dont Jésus est entré dans Son Royaume, c'est la manière dont l'Eglise – et chacun de nous – doit vivre le mystère de l'espérance à la suite du Christ.

C'est toujours la grande lumière de la Croix (Sagesse pour notre foi, pour notre espérance et notre amour) qui peut seule nous faire comprendre le grand mystère de l'espérance chrétienne. Celle-ci nous lie à la croix du Christ et nous fait comprendre que la croix du Christ est une victoire d'Amour et une victoire de la Vérité sur le mal, sur la haine. Mais c'est une victoire qui se manifestera pleinement et totalement que dans l'Au-delà. Ici, sur terre, c'est la lutte et – extérieurement – c'est parfois la défaite, l'échec. Exactement comme la mort du Christ.

Il faudrait aussi regarder le mystère de l'espérance dans l'histoire de l'Eglise, mais nous n'en n'avons pas le temps, parce que je voudrais entrer dans la *théologie* de l'espérance chrétienne.

Après avoir rappelé ces trois aspects (l'espérance politique de Pilate, l'espérance surnaturelle, mais temporalisée, des lévites, des prêtres et du Grand-prêtre,

et l'espérance eschatologique de Jean-Baptiste) qui nous font comprendre un peu quelques grandes attitudes humaines, essayons de pénétrer maintenant dans le mystère de l'espérance chrétienne.

C'est un *mystère*, et donc nous ne le comprendrons jamais pleinement. Nous en avons certaines expériences divines, mais c'est un mystère, et cela reste un mystère... C'est ce que tout à l'heure nous lisions à la Messe : le Christ est notre Rocher, le Christ est la Source de notre vie, Il est toujours présent mais Il est caché. L'espérance nous fait comprendre que nous sommes liés à ce Rocher, à ce Roc, et que nous avons donc, au plus intime de nous-mêmes, une force qui ne vient pas de nous et qui nous dépasse. C'est cette expérience que nous faisons à certains moments de notre vie, où nous comprenons que nous pouvons dépasser certains obstacles, certaines luttes, que nous arrivons à être victorieux intérieurement (pas toujours extérieurement, mais intérieurement) et qu'au plus intime de nous-mêmes il y a cette présence de Celui qui lutte avec nous. Il est dit dans l'Ancien Testament que Yahvé lutte avec son peuple. Il est le bouclier de son peuple, Il est la force de son peuple, Il descend dans l'arène... « Yahvé Dieu des armées. » Nous n'aimons pas beaucoup cette expression aujourd'hui, mais elle est très belle, si on la comprend bien. Si nous la comprenons de façon temporelle, c'est effrayant, car à ce moment-là nous identifions la Terre de Canaan et la Promesse divine. Yahvé Dieu des armées serait alors Celui qui met des « Saint Michel » multiples autour de la Terre de Canaan !... « Yahvé Dieu des armées », cela veut dire que Dieu est la force de son peuple et

que Dieu lutte avec son peuple ; c'est alors quelque chose de très grand.

Si nous regardons l'Ecriture, nous voyons que saint Paul compare l'espérance à une ancre. Ce n'est pas le seul symbole de l'espérance, mais il est très beau. L'espérance est une ancre qui nous fixe dans le Christ et qui nous permet, par le fait même, de ne pas aller à la dérive au milieu des luttes. Nous avons déjà, par l'espérance, ce point fixe dans le Cœur du Christ, le Cœur blessé de Jésus. Nous avons pénétré par l'espérance dans le Saint des Saints, au-delà de toutes les choses extérieures. Nous pénétrons au plus intime du mystère du Christ, nous sommes reliés au Christ. L'espérance est donc, en premier lieu, une fermeté qui nous permet de lutter avec le Christ. La confirmation, c'est le sacrement de l'espérance, car c'est le sacrement qui donne cette force divine.

L'espérance est donc en premier lieu cette détermination très profonde qui nous empêche de nous fourvoyer, de tomber dans des sables mouvants, de reculer. Si on est ancré, on ne peut pas reculer, on est fixé.

Mais l'espérance est avant tout un désir. C'est un désir efficace. Si on regarde uniquement la force et la détermination, on pourrait croire que l'espérance nous stabilise, qu'elle est une fixité et que celui qui a l'espérance, c'est celui qui reste fixe, sans bouger.

L'espérance nous fixe sur le Roc, cela est très vrai, et elle nous fait découvrir Celui qui, justement, ne peut pas bouger, étant au-delà de toutes les vicissitudes, de tous les changements : le Christ. Jésus ne

bouge pas, ne change pas, et nous restons fixés sur ce Roc. Mais l'espérance est en même temps – et je dirais même en premier lieu – un désir (il y a donc ces deux aspects qu'il ne faut jamais séparer). C'est un désir efficace d'aimer et d'aimer toujours plus. L'espérance, c'est le cri de soif du Christ à la Croix : « J'ai soif ! ». L'espérance est là pour que nous puissions avoir au-dedans de nous-mêmes une soif d'être de plus en plus liés au Cœur du Christ, et donc de plus en plus identifiés à Lui : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi ». C'est cela que fait l'espérance. Elle est donc un désir intérieur qui nous saisit très profondément, qui nous prend dans ce qu'il y a de plus intime en nous, dans notre volonté. L'espérance, c'est la sanctification de notre volonté et de notre volonté de puissance. Dans la volonté il y a deux aspects : il y a la volonté d'amour et la volonté d'efficacité et de puissance. Nous le sentons très bien lorsque nous opposons un homme volontaire et un homme de cœur. Un homme de cœur, on sait très bien ce que cela veut dire, et un homme volontaire, c'est celui qui est capable de s'engager totalement et qui est capable d'une très grande générosité. Cette générosité est toujours dans le cœur de l'homme, et cette volonté de puissance peut être bonne. Il y a des ambitions qui sont très bonnes et qui sont même nécessaires. Un homme qui n'a pas d'ambition est un « pauvre type », il est rampant. Evidemment, il faut veiller à ce que cette ambition ne prenne pas tout, mais elle est quelque chose de grand, quelque chose de bon, parce qu'elle met en nous ce dynamisme intérieur.

L'espérance vient sanctifier tout cela. C'est le Christ qui s'empare de toute cette capacité de conquête qui est en nous, notre irascible spirituel... Nous avons un irascible passionnel, mais nous avons aussi un irascible spirituel, qui est cette force de conquête qui veut toujours aller plus loin et qui veut conquérir le bien difficile. C'est pourquoi l'espérance nous permet de ne pas hésiter, de nous mettre à la suite du Christ pour conquérir avec Jésus le royaume de Dieu, pour nous et pour l'humanité. L'espérance est quelque chose de très grand, elle est magnanime et met dans l'âme la magnanimité. Il ne peut pas y avoir de petitesse dans l'espérance, c'est impossible ! Cela est vrai pour l'amour et pour la foi, bien sûr, mais c'est vrai d'une façon très spéciale pour l'espérance qui doit agrandir notre cœur aux dimensions du Cœur de Jésus. Elle doit mettre dans notre cœur les désirs du Christ ; c'est pour cela que je vous parlais de la Soif du Christ qui doit être prise au plus intime de notre cœur.

L'espérance est donc ce désir, ce désir efficace, ce désir de victoire de l'Amour et de la Vérité. Le Royaume du Christ est un Royaume intérieur, un royaume *d'Amour*, et le mystère du Christ est aussi le témoignage rendu à la *Vérité*.

L'espérance nous donne un très grand désir de vérité, précisément parce qu'elle met dans notre cœur cette exigence d'être témoin de la Vérité.

Précisons un peu ce qu'est ce désir efficace qui, comme tout désir, provient de l'amour et de la pau-

vreté. C'est le propre du désir. Tout désir provient de l'amour ; s'il n'y avait pas d'amour il n'y aurait pas de désir. Voyez alors comment la charité, l'*agapè*, est nécessairement source d'espérance. Il peut y avoir une espérance sans charité, mais cela ne tient pas très longtemps. Je crois que la seule grande espérance provient toujours de l'amour. Si nous aimons le Christ et si nous aimons nos frères, nous désirons nécessairement que le Christ prenne totalement possession de notre cœur et de tous ceux que nous aimons. Il ne peut en être autrement. C'est pour cela que l'espérance est magnanime, voulant être à la dimension de la conquête de l'Amour du Cœur de Jésus.

L'espérance chrétienne est nécessairement une espérance eschatologique. Le Royaume de Dieu n'est pas de ce monde. Alors, quand nous voyons toutes les injustices qui existent dans ce monde, quand nous voyons toute la puissance du mal dans ce monde, quand nous voyons tout le pouvoir de séduction de la Bête de la terre et de la Bête de la mer, quand nous sommes en présence de tous ces antéchrists, nous avons soif de dire au Christ : « Viens ! »... la dernière parole de l'*Apocalypse*. C'est cela que nous devons avoir dans notre cœur, ce cri de soif : « Viens, Seigneur ! » Notre espérance chrétienne est eschatologique : nous avons soif du retour du Christ, parce que nous savons que Lui seul peut nous apporter la plénitude de l'amour et la plénitude de la paix.

C'est parce que l'espérance est une espérance de pauvres qu'elle est eschatologique, qu'elle rejoint celle de Jean-Baptiste et qu'elle met en nous de plus en plus

« le cri de l'enfant dans le désert ». Nous savons très bien, en effet, que par nous-mêmes nous sommes incapables de réaliser pleinement ce que Jésus demande. L'espérance eschatologique n'est pas du tout l'espérance de celui qui « se tourne les pouces » en disant : « je n'ai rien à faire, je n'ai qu'à attendre le retour du Christ. Attendons qu'Il revienne, il y a déjà deux mille ans... on peut encore attendre ! ! ! ». Il y a aussi cette attitude assez facile, chez beaucoup : « Oh ! le Retour du Christ... le plus tard possible ! ». Quelqu'un qui avait déjà un certain âge me disait : « comme c'est curieux, l'espérance des chrétiens ! On leur dit qu'ils sont proches de la mort, et au lieu d'être dans la joie en disant « enfin, Il vient ! » ils mettent tous les verrous possibles et disent : « pas tout de suite ! guérissons, guérissons... puis attendons, cela viendra toujours assez vite ! ». Cette attitude vient de ce que l'espérance chrétienne n'est pas assez forte. Si elle était plus grande, elle mettrait en nous une telle soif de la venue du Christ que nous ne pourrions plus désirer autre chose que Sa venue.

Notre espérance, évidemment, n'est pas celle des Saints. Nous essayons... Mais la sanctification de l'espérance est très difficile, parce que nous sommes terriblement enracinés dans la terre ! Plus nous avançons, plus nous vieillissons, plus les racines sont fortes, et notre Eglise d'aujourd'hui, qui a derrière elle deux mille ans de pèlerinage, est aussi très enracinée. C'est ce qui explique pourquoi, aujourd'hui, la tentation du messianisme temporel est si grande ; exactement comme au moment de la venue du Christ. C'est une des choses qui me frappent beaucoup. La grande va-

gue de messianisme temporel qui déferlait sur Israël au moment de la venue du Christ, nous la retrouvons dans l'Eglise d'aujourd'hui, dans *les hommes* d'Eglise d'aujourd'hui, dans les théologiens d'aujourd'hui. Il y a comme une fatigue : nous vieillissons. Nous ne sommes plus dans la ferveur première : il y a une sorte d'enracinement dans la justice sociale, dans le succès temporel, dans le désir à tout prix de ne pas faire échec, de ne pas être en retard, d'être pleinement de notre culture, de notre monde d'aujourd'hui. Vouez toutes ces formes de messianisme temporel qui prennent des figures extrêmement multiples : ce sont toutes des excuses qui nous détournent de la véritable espérance chrétienne eschatologique, l'espérance du Retour du Christ.

Cette espérance eschatologique – loin de nous arrêter – nous donne la force de tout engager au service du Christ. C'est là le grand secret de l'espérance eschatologique. Si le Christ devait venir ce soir – si je pouvais vous dire au terme de cette conférence : « préparez-vous, je sais ce qui arrivera : ce sera ce soir » !... Je me souviens d'une traversée sur le « Liberté ». Il y avait là un jeune ingénieur que je connaissais et qui m'avait fait visiter tout le bateau, ce qui m'intéressait beaucoup. A un moment donné – c'était à midi il faisait un temps magnifique, une mer d'huile étonnante – il me dit : « On annonce un cyclone, vous le verrez ce soir ». Je lui réponds : « merci de me dire cela, je vais faire le prophète de malheur ! » et j'ai commencé à dire aux passagers : « Ce soir il va y avoir un cyclone, vous allez voir, ce sera quelque

chose d'extraordinaire ! » Les gens ne l'ont pas cru, mais le soir, voyant en effet le cyclone ils m'ont dit que j'avais un instinct prophétique... c'était merveilleux !...

Si j'avais cet instinct prophétique pour vous dire au terme de cette conférence : « le Christ arrive ce soir ! » nous serions tous dans la joie, une joie prodigieuse. Enfin !!! Je crois que cette journée-ci serait une journée de charité fraternelle étonnante. N'ayant plus besoin d'avoir des « provisions », nous pourrions nous aimer ! Nous avons toujours de petites provisions dans la charité fraternelle ; si on aime trop quelqu'un on va le gâter, et il va nous réclamer tous les jours la même chose... alors, nous faisons attention. Nous avons une spiritualité de réserve, une spiritualité de frigidaire, et nous disons : « il faut attendre demain, il faut avoir de quoi vivre pour après-demain. On ne sait pas ce qui arrivera ! alors il nous faut des provisions ! » Spirituellement nous faisons aussi cela, parce que nous ne vivons pas assez de l'espérance eschatologique. Si nous vivions vraiment de cette espérance eschatologique, toutes nos forces seraient données au Christ et au prochain. Nous accepterions alors une lutte constante. Nous serions entièrement engagés à la suite du Christ, pour le suivre jusqu'au bout. Et alors nous commencerions à comprendre le grand livre de l'espérance : l'*Apocalypse*.

J'aurai dû commencer par là, et voir avec vous l'*Apocalypse*. Je termine par cela, en disant que pour comprendre ce qu'est l'espérance chrétienne il faut pénétrer dans l'*Apocalypse* et en vivre. C'est le livre de

la lutte et c'est le livre de la paix. Il se termine par ces grands chapitres 21 et 22 qui nous montrent les noces de la Jérusalem céleste.

Toute notre espérance chrétienne est tendue vers les noces de l'Agneau avec l'Eglise, avec nous. Toute l'espérance chrétienne est tendue vers un mystère d'Amour, un mystère de victoire de l'Amour et de ce don plénier du Christ à l'Eglise et à chacun d'entre nous, à tous les hommes. C'est cette espérance que nous devons avoir qui met alors à sa place l'aspect politique. L'aspect politique est temporel. Il faut s'y intéresser, l'espérance n'est pas du tout jalouse de cela, mais cet engagement politique, ce désir de justice sur la terre, elle le met à sa place. Il est second, il n'est pas premier. Ce qui est premier, c'est d'être ancré dans le cœur du Christ et d'avoir le désir de lutter avec Lui pour que le Royaume de Dieu, le Royaume du Père, prenne pleinement possession de l'Eglise et de toute l'humanité.

« ET NOUS RESSUSCITERONS
AU DERNIER JOUR »

Nous devons parler aujourd'hui de la Résurrection. C'est le terme de tout ce que nous avons vu à propos de l'espérance chrétienne, car c'est dans le mystère de la Résurrection que l'espérance chrétienne prend son achèvement.

C'est un sujet difficile. Je vais essayer de vous montrer quelques aspects de ce mystère, sans prétendre vous éclairer sur le mystère de la résurrection des corps, car cela demeure vraiment pour nous un mystère que nous portons en nous en espérance. La grâce est une « semence de gloire » ; nous sommes donc déjà profondément liés à ce mystère de résurrection, par le Christ et dans le Christ, mais nous n'en avons aucune expérience au niveau psychologique. C'est vraiment dans la foi que nous y adhérons, et chaque fois que nous parlons des mystères de gloire, nous comprenons combien le mystère de la foi exige de nous un dépassement à l'égard de tout ce que nous pouvons imaginer ou sentir au niveau psychologique. Sous cet aspect, c'est extrêmement purifiant. En effet, quand il s'agit des mystères de joie, de douleur, nous croyons que le point de

vue psychologique nous aide beaucoup à les comprendre, mais les mystères de Gloire nous obligent à toujours dépasser le niveau psychologique. La psychologie peut nous aider, mais il faut toujours la dépasser, car si nous nous y arrêtons, nous faussons les perspectives, en demeurant dans une perspective humaine. Cela est particulièrement vrai pour ce que nous allons voir aujourd'hui.

Nous allons d'abord essayer d'entrer dans le mystère sans regarder les difficultés actuelles. S'il reste du temps, nous discuterons sur certaines ; mais en tant que chrétien, il faut d'abord se plonger dans le mystère, avant de regarder les difficultés. Ce n'est pas l'apologétique qui nous aide – surtout dans ce domaine-là – à pénétrer profondément dans le mystère. L'apologétique nous aide plutôt à répondre que ce que nous croyons est quelque chose d'intelligent et même de très intelligent, n'impliquant aucune naïveté par rapport au sérieux des conclusions scientifiques. L'apologétique doit nous aider à comprendre qu'être naïf à l'égard de l'enseignement de Dieu, dans la foi, n'implique aucune naïveté à l'égard des opinions des hommes : « Soyez simples comme des colombes et prudents comme des serpents » ; mais nous ne faisons pas ici de l'apologétique, si intéressante qu'elle soit. Nous nous plaçons sur un plan plus élevé, celui d'une réflexion sur notre foi elle-même. Nous sommes ici en tant que croyants, nous devons donc d'abord essayer d'entrer pleinement et totalement dans le mystère.

Je vous renvoie à quelques lieux de l'Écriture. Je ne les verrai pas tous avec vous car cela nous prendrait

trop de temps, bien qu'il soit très important de revenir toujours à ces affirmations de l'Écriture.

Il y a d'abord dans l'Ancien Testament, *au second livre des Machabées, chapitre 7, verset 9*, un très beau texte qu'il faut souvent relire, celui où l'on parle de « la mère admirable », cette mère qui assiste au martyre de ses sept fils, le même jour, et où nous voyons que ceux qui doivent être torturés dans leur corps ont une conviction profonde de la résurrection. Il est très beau de voir que c'est à travers le martyre qu'ils affirment leur foi et leur espérance, car la résurrection des corps prend alors toute sa signification.

Il y a aussi dans *Daniel* (c. 12, v. 2) une affirmation de la foi dans le mystère de la résurrection des corps.

Mais évidemment, c'est surtout dans le Nouveau Testament que nous est affirmé, comme une vérité à laquelle nous devons croire pleinement, le mystère de la résurrection des corps. Cette vérité est présente dans le *Credo* ; chaque fois que nous disons le *Credo*, nous affirmons notre foi dans la résurrection de la chair.

Je vous cite d'abord l'*Épître aux Romains* (c. 8, v. 11) ; il faudrait d'ailleurs lire tout le chapitre, qui est très beau et qui nous donne la « tonalité du mystère de la résurrection ».

« Si le Christ est en vous, le corps est mort à cause du péché, mais l'esprit est vie à cause de la justice. Et si l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, Celui qui a ressuscité d'entre les morts le Christ Jésus rendra aussi la vie à vos corps mortels, par son Esprit qui habite en vous ».

C'est l'Esprit qui nous donnera cette nouvelle vie, qui vivifiera nos corps mortels. « Celui qui a ressuscité d'entre les morts le Christ Jésus, rendra la vie – il faut bien voir la force de ces termes : *rendra la vie* – aussi à vos corps mortels par son Esprit ! » Donc c'est une œuvre de l'Esprit, il est très important de se le rappeler.

Dans *l'Épître aux Romains*, il est bien montré que nous sommes baptisés dans la mort et la résurrection du Christ. Donc, cette résurrection est déjà présente. C'est pour cela qu'on peut dire que « l'Esprit lui-même rend aussi témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu, enfants, donc héritiers, héritiers de Dieu et cohéritiers du Christ, si, toutefois, nous souffrons avec Lui pour être aussi glorifiés avec Lui. » (*Ro.* 8, 16-17).

Cohéritiers du Christ, cela veut dire nécessairement : être liés au mystère de Sa Résurrection.

Je vous renvoie aussi à ce grand texte de la *Pre-mière Épître aux Corinthiens* (c. 15, v. 14) (il faudrait lire tout le début du chapitre)

« Eux et moi, voilà ce que nous proclamons et voilà ce que nous avons cru. Or, si l'on proclame que le Christ est ressuscité d'entre les morts, comment certains parmi vous peuvent-ils dire qu'il n'y a pas de résurrection des morts ? ».

La résurrection du Christ est le garant de notre résurrection, puisque nous sommes cohéritiers. Si, un jour, notre corps ne ressuscitait pas avec le Christ, nous ne serions pas cohéritiers. Il faut comprendre

cette grande affirmation : « être cohéritiers du Christ » dans ce lien avec la résurrection.

« S'il n'y a pas de résurrection des morts, le Christ non plus n'est pas ressuscité. Mais si le Christ n'est pas ressuscité, vide alors est notre message, vide aussi notre foi ! ».

Ce sont des paroles très fortes qu'il faut toujours se rappeler, parce que les moindres erreurs que nous acceptons au sujet du mystère de la Résurrection ont une influence immédiate sur toute la vie de notre foi. C'est pourquoi il faut faire grande attention à ne pas mêler à la foi certaines erreurs d'ordre théologique, certaines *opinions* théologiques.

Les opinions théologiques devraient aider l'adhésion de foi ; mais quand elles sont un peu « empoisonnées », elles alourdissent, diminuent la foi et au lieu d'aider l'adhésion de foi, elles entretiennent des doutes en nous. Certains théologiens, aujourd'hui, se plaisent à entretenir des doutes (ils sont petits-fils de Descartes), et ils disent que c'est ainsi que la foi peut augmenter. En réalité, ce n'est pas comme cela que la foi peut augmenter et on ne doit pas entretenir des doutes. C'est très mauvais pour la foi. On doit toujours dépasser ses doutes par l'amour en revenant à la source, c'est-à-dire au Christ. Si nous entretenons des doutes à l'égard de la Résurrection du Christ, nous entretenons des doutes à l'égard du mystère de notre propre résurrection et, par le fait même, toute notre vie chrétienne perd sa signification profonde.

« Mais si le Christ n'est pas ressuscité, vide alors est notre message, vide aussi notre foi. Il se trouve même

que nous sommes des faux témoins de Dieu puisque nous avons attesté contre Dieu qu'Il a ressuscité le Christ alors qu'Il ne l'a pas ressuscité, s'il est vrai que les morts ne ressusciteront pas. Car si les morts ne ressuscitent pas, le Christ non plus n'est pas ressuscité, et si le Christ n'est pas ressuscité, vaine est notre foi. »

Voyez avec quelle force ce mystère est présenté. Le mystère de notre résurrection et le mystère de la Résurrection du Christ sont intimement liés et nous ne pouvons pas les séparer dans une foi vivante.

« Si le Christ n'est pas ressuscité, vaine est votre foi, et vous êtes encore dans vos péchés. Alors, aussi, ceux qui ne sont endormis dans le Christ ont péri. Si dans cette vie nous n'avons fait qu'espérer dans le Christ, nous sommes les plus à plaindre de tous les hommes ! Mais non ! le Christ est ressuscité d'entre les morts, prémices de ceux qui se sont endormis. Car la mort étant venue par un homme, c'est par un homme aussi que vient la résurrection des morts. De même, en effet, que tous meurent en Adam, ainsi tous seront rendus à la vie dans le Christ. Et chacun à son rang : comme prémices, le Christ ; ensuite ceux qui seront au Christ lors de son avènement (ceux qui seront encore vivants au moment de l'avènement du Christ ont un avantage particulier). Puis ce sera la fin, lorsqu'Il remettra la royauté à Dieu le Père, après avoir détruit toute principauté ».

Voyez également dans *l'Evangile de saint Jean*, le grand passage sur l'Eucharistie, où il nous est montré que le mystère de l'Eucharistie est toujours lié au mystère de la Résurrection. Le mystère de l'Eucharistie est un appel constant au mystère de la Résurrec-

tion. Si Jésus nous donne sa Chair en nourriture, sa Chair qui a souffert et qui est glorieuse, c'est pour nous faire comprendre que notre chair elle-même sera un jour glorifiée.

Je termine ces textes de l'Ecriture par le grand passage de l'*Apocalypse* qu'il faut souvent relire. Plus nous sommes dans la lutte, plus il faut relire l'*Apocalypse* et en particulier le chapitre 21.

« Puis, je vis un ciel nouveau et une nouvelle terre, car le premier ciel et la première terre avaient disparu, et la mer n'est plus. Et je vis la ville sainte, la Jérusalem nouvelle, descendre du Ciel d'auprès de Dieu, prête comme une fiancée parée par son époux. Et j'entendis, venant du trône, une voix puissante qui disait : « Voici la demeure de Dieu avec les hommes. Il demeurera avec eux et eux seront son peuple, et Dieu Lui-même sera avec eux. Il essuiera toutes les larmes de leurs yeux. De la mort, il n'y en aura plus, de deuils, de cris, de douleurs, il n'y en aura plus, car les premières choses auront disparu ! Et Celui qui est assis sur le trône dit « Voici que je fais toutes choses nouvelles » Et il dit : « Ecris, car ces paroles sont sûres et véridiques ».

C'est donc la grande vision de la Jérusalem céleste, la fiancée, l'épouse de l'Agneau. Elle nous fait comprendre cet ultime moment du mystère de l'Eglise. Avant d'arriver là, il y a la mort, ce passage, cette purification de la mort, mais ce n'est qu'un passage en vue de ces noces éternelles d'amour. Or ces noces éternelles impliquent nécessairement que l'Epouse soit toute conforme à l'Epoux. Le mystère de la résurrection de l'Epoux implique donc nécessairement que l'Epouse elle-même vive du même mystère.

Il y aurait beaucoup de lieux à citer du point de vue théologique. Je vous rappelle simplement ici un passage que vous connaissez peut-être déjà. C'est dans le très beau livre de Paul Evdokimov : *L'Amour fou de Dieu*. Les orthodoxes ont un sens très puissant du mystère de la résurrection, de la Résurrection du Christ et de notre propre résurrection. De ce point de vue-là, il est bon de les regarder et de les entendre nous dire ce qu'ils portent en eux, au plus intime de leur cœur. Voici ce passage :

« La Bible n'enseigne aucune immortalité naturelle. La Résurrection dont parle l'Évangile n'est point la survie de l'âme, mais la pénétration du tout de l'être humain par les énergies vivantes de l'Esprit divin ».

On retrouve l'« énergeia », les « énergies » auxquelles la théologie orthodoxe tient tellement ; c'est toute l'influence de Dieu, c'est toute la participation de l'Esprit-Saint qui prend possession de l'être humain pour le transformer, le diviniser.

« *Le Credo* le confesse : « j'attends la résurrection des morts et je crois à la résurrection de la chair ». Les saints vivent la mort avec joie dans l'allégresse de naître au monde de Dieu. Saint Séraphin de Sarov enseignait le « joyeux mourir ». C'est pourquoi il adressait à tous cette salutation pascale : « Ma joie, Christ est ressuscité ». La mort est inexistante et la vie reine. »

« La mort, pour saint Grégoire de Nysse, est chose bonne et saint Paul le dit dans une vision étonnante : « Toutes choses sont à Vous, soit la vie, soit la mort » (1 Cor. 3/22). Les deux sont au même titre les dons de Dieu mis à la disposition des hommes. En l'assu-

mant pleinement, l'homme est prêtre de sa mort, il est ce qu'il fait de sa mort, »

parce qu'il vit dans la lumière de la Résurrection. C'est cela qu'il faut comprendre. Comme Jésus vit le mystère de la mort dans la grande lumière du « Je suis la Résurrection » ; nous-mêmes vivons le mystère de notre mort dans la lumière de la résurrection du Christ.

« L'extrême-onction introduit dans ce sacerdoce ultime comme une huile d'allégresse, suscite l'exaltation du cœur au-dessus du corps en agonie. Diadoque note que les maladies tiennent lieu de martyre. Quand, en face du bourreau que la mort remplace, l'homme peut l'appeler « Notre sœur la mort » et confesser le *Credo*, il anticipe et vit cette évidence d'avoir passé de la mort à la vie ».

Et un peu plus loin, parlant de la Parousie, il nous dit ceci :

« La Parousie rendra évident pour tous l'avènement fulgurant du Christ en sa Gloire. Mais ce n'est pas de l'histoire que la Parousie sera visible, mais au-delà de l'histoire, ce qui explique le passage à un autre éon ». « Tous seront transformés ». (1 Cor. 15/31).

« Les vivants qui seront encore là seront transportés sur des nuées pour rencontrer le Seigneur dans les airs ». (1 Thess. 4/17).

Selon saint Paul, il y a une énergie du grain de semence que Dieu fait ressurgir. On sème un corps psychique, il ressuscite un corps spirituel revêtu de l'immortalité et de l'image du céleste (1 Cor. 15/44). Tous sortiront à l'appel de la voix. Les textes eschatologi-

ques présentent une densité symbolique qui supprime toute implication et surtout tout sens littéral. La parole impuissante laisse place aux images d'une dimension transcendante pour le monde. Le sens précis nous échappe totalement et nous invite à « honorer en silence » la réalité dont il a été dit : « L'œil n'a pas vu, l'oreille n'a pas entendu, il ne vient jamais au cœur de l'homme ce que le Seigneur a préparé pour ceux qui l'aiment » (1 Cor. 2/9). La résurrection est une ultime surélévation. La main de Dieu saisit sa proie, l'« aigle » divin et l'enlève dans une dimension inconnue. On peut dire tout au plus que l'esprit retrouve la plénitude de l'esprit humain, âme et corps, gardés parfaitement identiques à leur propre unicité. Saint Grégoire de Nysse parle du « sceau » de l'« empreinte » qui se rapporte à la forme du corps (qui est une des fonctions de l'âme,) et qui permettra de reconnaître le visage connu, le visage que l'on a connu sur la terre, mais dans l'obscurité de la chair. On retrouvera le visage de l'âme éternelle dans la gloire, non plus à travers l'épaisseur de la chair, parce qu'il n'y aura plus d'épaisseur de la chair, mais dans une irradiation de l'amour à travers la chair.

« Le corps sera semblable au Corps du Christ ressuscité, ce qui veut dire : plus de pesanteur, plus d'impénétrabilité. L'énergie de répulsion qui rend opaque, impénétrable, laissera place à la seule énergie d'attraction et d'interpénétration de tous et de chacun. » (1)

(1) Paul Evdokimov. « L'amour fou de Dieu », p. 92.

C'est un très beau texte qui dit avec force ce qui est si difficile à exprimer. Heureusement qu'auparavant l'auteur avait dit qu'il fallait le silence, et que nous ne pourrions saisir le mystère de la gloire que dans le silence, parce que c'est vraiment le triomphe de l'amour sur toute opacité.

*

* *

Essayons maintenant de réfléchir théologiquement sur le mystère de la résurrection. Il faut savoir que le théologien ne peut dire que très peu de choses, mais ce qu'il peut dire, il le dit avec une très grande rigueur, en se servant d'une métaphysique, la plus pure qui soit, au-delà de toute biologie et de toute psychologie. Pourquoi le monde d'aujourd'hui (le monde des théologiens) a-t-il tellement de peine à parler du mystère de la Résurrection ? Parce qu'il reste fixé au monde biologique et psychologique et n'entre pas dans la perspective de la grande Tradition concernant le mystère de la résurrection, à savoir qu'on ne peut parler des choses divines qu'avec un esprit purifié et une intelligence purifiée. Donc, il faut faire appel à ce qu'il y a de plus profond dans notre intelligence et dans notre cœur pour pénétrer dans ce mystère.

Les Orthodoxes parlent du mystère de la Résurrection avant tout dans une perspective mystique. De ce fait, ce n'est pas très clair ; mais c'est très beau en ce sens que cela montre que la résurrection est l'effet ultime de l'attraction du Père et de Jésus sur nous. Si notre corps connaîtra un jour la gloire, c'est parce que

nous subissons l'attraction du Père et l'attraction du Christ. Quand je dis « attraction », je traduis en termes philosophiques le mystère de la finalité, c'est-à-dire le mystère de l'amour. C'est parce que nous sommes entièrement saisis, attirés par Dieu, par Son Amour, par l'Amour du Christ, qu'un jour notre corps passera de cet état d'opacité à la gloire. Ce corps de péché, ce corps qui nous joue constamment des tours – parce qu'il n'est pas très spirituel dans ses bas-fonds et qu'il reste toujours lié à tant de choses que nous portons en nous et que nous porterons en nous jusqu'au bout – un jour ce corps qui est très lié à tout cela deviendra un corps d'une pureté parfaite.

Dans le Ciel, nous serons tous immaculés. De cela Marie est les prémices. Nous serons tous immaculés ; il ne faut pas croire que les cicatrices du péché resteront éternellement. Tout le poids du péché, toutes les marques du péché, toutes les conséquences du péché disparaîtront comme la neige en face du soleil. Si cette résurrection est une résurrection de vie et d'amour, si elle est sur le modèle de la Résurrection du Christ, nous ressusciterons tous avec un corps qui sera uniquement instrument d'amour, et donc un corps d'une pureté divine... Pas d'une pureté humaine, ni d'une pureté juridique, mais d'une pureté divine ; c'est-à-dire que c'est l'Amour, l'Amour divin, qui transformera ce corps d'opacité en un corps de gloire.

Essayons d'approfondir dans notre réflexion théologique. Comprenons d'abord qu'ici, sur la terre, la grâce chrétienne – « semence de gloire » qui nous unit au Christ – est au-delà de la distinction que nous fai-

sons entre l'âme et le corps. Il est très important de se le rappeler, autrement nous prolongeons dans le domaine divin un dualisme qui n'est vrai qu'à un seul niveau. (Du reste, il faut encore bien comprendre ce dualisme).

Il faut d'abord préciser ces points. Autrement, nous nous trouvons en face de certaines « montagnes » psychologiques qui nous empêchent de pénétrer dans le mystère. Nous disons déjà au niveau philosophique, que la distinction de l'âme et du corps est une distinction que le philosophe peut faire dans la mesure où il réfléchit sur ce qu'est le composé humain, mais qu'elle est premièrement une distinction religieuse. Elle fait partie des traditions religieuses. Le philosophe peut essayer de rendre compte de cette distinction de l'âme et du corps, il peut essayer de la comprendre ; de comprendre que quand il fait cette distinction, il la fait au niveau des principes qu'il saisit, et non pas au niveau de ce qu'il expérimente immédiatement.

Ce que nous expérimentons immédiatement, c'est le *composé humain*, et, plus profondément, l'*unité de ce composé*. Nous avons là l'expérience à la fois de notre complexité et de notre unité. Nous faisons cette expérience quotidiennement, si nous sommes un peu lucides. Nous nous apercevons alors que nous vivons des étapes différentes, puisque nous sommes la même personne qu'il y a dix ans et *pourtant la complexité que nous portons en nous n'est pas la même qu'il y a dix ans*. La complexité change, l'unité demeure. L'unité est donc quelque chose de beaucoup plus profond que la complexité. C'est pour essayer d'expliquer à la fois

cette unité et cette complexité que le philosophe pose ces deux principes : l'âme et le corps ; mais il les pose comme des *principes de vie*.

Il est important de se rappeler cela afin de comprendre que cette distinction de l'âme et du corps ne peut pas être saisie au niveau des sciences biologiques, car elle est au-delà. La science biologique ne peut saisir que la complexité du vivant et le fait qu'il y a dans le vivant une organisation plus profonde encore que cette complexité. A un moment donné la complexité l'emporte sur la puissance de l'unité, et c'est alors la dégradation du vivant.

Quand le vivant monte, il y a un pouvoir en lui, quelque chose qui reste très mystérieux, comme un élan de vie qui conquiert toujours cette complexité. La distinction propre de l'âme et du corps, encore une fois, est une distinction qui s'enracine dans les traditions religieuses, mais que le philosophe peut et doit poser. Ce faisant, le philosophe reconnaît bien que cette distinction se réalise dans l'unité de notre être. Nous n'avons pas deux êtres, l'être de notre corps et l'être de notre âme. Ce serait une projection psychologique. Nous avons *un seul être* qui est notre être humain. Il est à la fois spirituel et d'ordre végétatif, puisque c'est notre être humain qui est obligé de manger, de dormir, et qui, de temps en temps, réfléchit, prie et essaie de contempler.

Il y a une *unité* dans *notre être* humain ; l'être est au-delà de la distinction de l'âme et du corps. Il est important de se rappeler que déjà, au niveau métaphysique, nous sommes au-delà de la distinction de l'âme et du corps. Si nous ne comprenions pas cela nous ne

pourrions pas comprendre comment la résurrection des corps n'entraîne aucune impossibilité. Sur le plan philosophique il faut comprendre qu'il y a, déjà au niveau métaphysique, au niveau de l'être, une unité fondamentale, substantielle, entre l'âme et le corps.

Donc, notre unité, c'est notre être, et notre être est quelque chose de plus profond que la distinction que nous faisons entre l'âme et le corps. Nous comprenons alors que dans cette composition de l'âme et du corps, le corps est relatif à l'âme qui lui est supérieure. L'unité métaphysique n'est pas une confusion. Elle respecte au contraire cette dualité, ces deux principes, elle les ordonne – parce que s'ils n'étaient pas ordonnés, l'unité ne pourrait pas exister.

Le mystère de la grâce nous donne une unité encore plus profonde, parce que la grâce est une unité *divine*. C'est donc quelque chose qui est encore plus profond que l'unité métaphysique. La grâce nous permet de participer directement à la vie divine, et la vie de Dieu possède une unité plus profonde que l'unité métaphysique. Ainsi la grâce qui nous est donnée est au-delà de la distinction de l'âme et du corps. Nous disons bien que la grâce est reçue au plus intime de notre esprit, de notre âme et qu'elle est donnée pour l'être humain et non seulement pour sanctifier notre âme. C'est aussi pour sanctifier notre corps et faire que, progressivement, toute notre vie humaine et tout notre être humain soient possédés par la grâce, par ce mystère de la grâce divine. Autrement dit, c'est dans tout notre être que nous sommes enfants de Dieu, ce n'est pas seulement à la fine pointe de notre âme. (Vous voyez « l'angélisme » qui consiste à dire : « je suis chrétien

dans la fine pointe de mon âme, mais dans mon corps, c'est tout-à-fait différent. »). En réalité, nous sommes chrétiens dans tout notre être, nous sommes fils de Dieu dans tout notre être, et la grâce est le levain qui transforme toute cette pâte humaine. Si nous saisissons que la grâce nous lie au Christ, que l'unité dans le Christ est une unité divine qui assume pleinement l'âme et le corps et que cette unité se fait à l'intérieur même du mystère du Verbe de Dieu, nous comprenons qu'il y en a en nous un appel très profond qui nous lie au mystère du Fils bien-aimé et que notre vie chrétienne ne peut se comprendre que dans cette unité.

Ce que le Christ a vécu, nous sommes appelés à le vivre. Le mystère de la Croix du Christ, le mystère de la mort du Christ doit être notre mort. Par le sacrement du baptême, nous sommes liés à la mort du Christ. Donc, le sacrement du baptême est fondamental, il existe tout au long de notre vie et nous sommes toujours liés à la mort du Christ.

Etant liés à la mort du Christ, nous sommes liés à Sa Résurrection. Notre grâce nous lie à la Résurrection du Christ. Notre mort, à partir de la mort du Christ, a changé de signification. C'est une mort bienheureuse, c'est une mort où l'amour est victorieux. Nous pouvons offrir notre vie à la suite du Christ et nous savons que cette mort est un passage permettant à l'amour de tout reprendre. La Résurrection est une re-crédation qui reprend tout radicalement à partir de l'amour et dans l'amour.

Et comme le Christ est ressuscité des morts pour être le Vivant et pour que son Corps puisse vraiment

vivre en plénitude de la gloire de son Ame et de la gloire du Verbe – « Père, glorifie-moi de la gloire que j'avais auprès de Toi avant la Création du monde » – le Christ connaît dans sa résurrection la gloire du Verbe de Dieu, et dans son Corps et dans son Ame Il participe de cette gloire du Verbe. C'est l'affirmation même de la prière du Christ : « Glorifie-moi de la gloire que j'avais auprès de Toi avant la création du monde ». C'est donc le mystère de la gloire du Verbe qui s'empare de toute l'âme du Christ et de tout son Corps.

Liés au Christ dans la mort, nous sommes liés à Lui dans la résurrection. Dès maintenant, dans ce mystère de grâce chrétienne, nous sommes liés à la Résurrection du Christ... même si cela doit se faire attendre un peu. Le temps n'est rien pour l'éternité : un instant, c'est mille ans ! Evidemment, notre psychologie est très liée au temps, mais dès que nous vivons du mystère de la foi, du mystère de l'espérance, nous devons comprendre que c'est un dépassement complet, que nous sommes déjà, dans le Christ, ressuscités. Dire cela paraît fou, et pourtant c'est vrai : dans le Christ, nous sommes déjà ressuscités.

Nous savons que notre corps doit connaître des transformations, que notre corps connaîtra la mort... sauf si le Christ arrive avant que nous ne mourions, si nous faisons partie de ceux qui seront là lors de l'avènement du Christ (personne d'entre nous ne peut le savoir, mais nous pouvons l'espérer). Nous pouvons donc être dans cette attitude d'attente, et dire que nous serons de ceux qui recevront le Christ. Puisqu'Il ne

doit pas venir comme un voleur, nous devons L'attendre, c'est l'attitude de vérité ; en même temps, nous devons accepter de mourir si Jésus veut que nous mourions. Il faut maintenir l'alternative, nous n'avons pas le droit d'opter. Nous devons nécessairement accepter l'alternative, jusqu'au bout, dans une attitude d'abandon, en demandant au Seigneur de venir nous prendre et de transformer toute notre vie.

La transformation que sera la résurrection de notre « corps de mort » qu'elle se fasse à partir de la mort ou sans la mort, cela n'a aucune importance. Ne nous attardons pas à des aspects psychologiques ou biologiques, à l'état de notre pauvre corps qui sera mis en terre et réduit à rien. Nous n'avons pas le droit de pleurer sur les ruines de Jérusalem. Après tout, cela n'a pas d'importance. Quand notre corps sera mis en terre, nous espérons bien que notre âme sera auprès du Christ : Alors, à ce moment-là, ce ne sera pas très inquiétant. Nous aurons cette attitude d'abandon complet qui consiste à remettre à Dieu notre pauvre chair mortelle que nous aimons. Nous devons aimer notre corps *comme Dieu l'aime*, nous devons aimer cette pauvre chair, et *parce que nous l'aimons* nous l'abandonnons à Dieu. Quand nous serons auprès de Dieu, nous l'abandonnerons complètement.

Il est très important, pour pénétrer dans le mystère de la résurrection, de comprendre qu'il est indifférent que notre corps connaisse ou non la mort. C'est sans doute pour cela qu'il nous a été précisé que Marie a connu la gloire de la résurrection la première. Elle est notre sœur et la première qui ait connu la gloire, après Jésus.

Nous ne savons pas si Marie a connu la mort physique ; là encore, nous pouvons soutenir les deux opinions théologiques. Mais il est net que la Tradition, sous la mouvance de l'Esprit-Saint, nous incline plutôt, maintenant, à dire que Marie n'a pas connu la mort physique. Marie a connu la mort mystique à la Croix, et cette mort mystique est beaucoup plus aux yeux de Dieu que la mort physique. C'est quelque chose de beaucoup plus grand, et donc il semble bien que Marie n'ait pas connu la mort physique et qu'Elle ait été immédiatement glorifiée dans son corps.

C'est pour cela que je dis que la mort physique n'a pas grande importance. Psychologiquement, c'est très important, pour nous, pour nos amis, pour nos frères ; mais pas aux yeux de Dieu. On ne peut se placer que dans la lumière de Dieu quand on parle de la résurrection. Si vous partez d'« en bas », vous ne comprenez rien du tout. Dépassez donc vite cette montagne, et placez-vous tout de suite dans cette lumière divine qui consiste à dire : la mort physique ou la « non-mort » physique n'a pas grande importance, parce que le mystère de la résurrection se comprend à partir de l'Esprit-Saint, à partir du Père et à partir de Jésus. C'est l'œuvre de la Très Sainte Trinité.

C'est donc à partir « d'en-haut » que nous devons comprendre le mystère de la résurrection des corps, et non pas à partir « d'en-bas » ; car comment ramasser toutes les petites poussières ? C'est impossible ! ... Si nous comprenons la résurrection à partir « d'en haut », nous voyons que c'est la toute-puissance de Dieu qui est là à l'œuvre, parce que c'est un miracle,

c'est une re-création, c'est le miracle par excellence dans notre monde physique et biologique. C'est la toute-puissance du Créateur, c'est Dieu qui reprend tout, comme Créateur et comme Père, et comme Esprit, et comme Celui qui a souffert pour nous – le mystère de l'Agneau et le mystère de l'Epoux. C'est Dieu qui reprend tout dans Son Amour. C'est une œuvre plus grande que la première création, plus grande dans l'ordre de l'amour. Il faut donc se placer dans cette lumière de la toute-puissance amoureuse de Dieu qui est capable de reprendre tout à travers l'amour.

Même si nous nous plaçons dans cette lumière, nous ne comprenons pas comment se fera la résurrection des corps. Nous ne pouvons pas savoir le « comment », mais nous pouvons *affirmer* que notre corps, celui que nous avons actuellement, celui qui fait partie de l'unité de notre être, *notre* corps, ce corps qui est à la fois pour nous un instrument de souffrance et l'instrument qui nous permet d'aimer Dieu et d'aimer nos frères (nous les aimons à travers toute notre sensibilité à travers tout notre être et donc à travers tout notre corps), ce corps individuel, ce corps qui fait partie de notre personne, c'est ce corps-là qui sera ressuscité. Ce n'est pas un autre, ce n'est pas un corps spirituel qui viendra remplacer notre corps actuel. Non ! Il faut ce réalisme de l'amour. C'est cela qu'il faut essayer de comprendre : le réalisme de l'amour divin.

Nous le comprenons à partir du Corps du Christ. Le Corps du Christ qui est ressuscité, c'est le Corps qui a été formé en Marie et qui a souffert à la Croix.

C'est ce Corps-là qui est ressuscité, et c'est pour cela que Jésus dit à Thomas : « Regarde les traces dans mes mains et dans mon cœur ». Si ce n'était pas le même corps, ce serait un mensonge. C'est vraiment le Corps qui a subi l'immolation, c'est ce Corps qui connaît un nouvel état qui le transforme profondément, puisque le Corps glorieux du Christ vit d'une vie éternelle et non plus temporelle. Ce qui est vrai du Christ est vrai de chacun d'entre nous. C'est vrai de Marie, et c'est vrai pour nous.

Le corps glorieux de Marie est celui qui a formé le Corps du Christ. C'est celui de la Mère, de la Femme, au sens très fort. C'est ce corps de Marie qui est glorifié. C'est celui qui a connu toutes les souffrances de la Croix, le poids de la Croix, le poids de la fatigue de l'itinéraire de la terre, c'est ce corps qui est glorifié.

Pour nous, à la suite de Marie, ce sera notre corps qui sera glorifié, et comme le disait tout-à-l'heure le très beau texte d'Evdokimov, notre corps actuellement a une physionomie particulière, notre âme resplendit déjà un peu à travers nos yeux, à travers notre visage, mais pas beaucoup... Léonard de Vinci disait qu'à partir de 45 ans, l'homme devait avoir la physionomie de son âme. Evidemment, c'est un artiste qui dit cela, et ce n'est pas entièrement vrai. Les conséquences du péché originel, qui demeurent toujours, empêchent l'âme transformée par la grâce, de rayonner pleinement dans notre corps et notre sensibilité. Les conséquences du péché originel sont comme des limites qui demeureront tant que nous n'avons pas achevé notre pèlerinage terrestre.

Cependant il est vrai que la grâce, « semence de gloire », est déjà victorieuse de toutes les conséquences du péché ; mais Dieu permet que cette victoire ne se manifeste pas toujours, qu'elle demeure cachée. Il peut y avoir des maladies qui nous défigurent complètement, voilant ainsi le mystère de la grâce, faisant de nous, comme du Christ Lui-même durant Sa Passion, « un objet devant lequel on se voile la face » (cf. *Isaïe*, LIII, 3). Mais il peut se faire aussi que la lutte réalise une véritable purification de notre sensibilité, nous permettant d'exercer la miséricorde dans une plus grande douceur et une plus grande tendresse, qui donnent à tout notre comportement humain une qualité annonçant déjà le mystère de la Résurrection. Certains artistes chrétiens, en raison de leur sensibilité et de leur foi, ressentent avec une très grande acuité ces nostalgies du mystère de la Résurrection que nous portons en nous. Les grands artistes chrétiens ne sont-ils pas toujours comme des « prophètes de la Résurrection » ?

Ce qui est vrai, c'est que notre corps exprime quelque chose de notre âme. On ne pourrait pas mettre une autre âme dans notre corps. L'alliance ne pourrait pas se faire, car il y a beaucoup plus qu'une union « conjugale » entre notre âme et notre corps. Il y a une union substantielle, une unité d'être ; et donc notre corps exprime quelque chose de notre âme, sans cependant l'exprimer pleinement, parce que, justement, notre corps possède jusqu'au bout les traces et les conséquences du péché originel, qui demeurent dans notre sensibilité.

Dans la Résurrection, notre âme – qui est la même âme que nous possédons maintenant et qui sera dans un état de gloire, donc qui connaîtra la victoire de l'amour – transformera notre corps de l'intérieur. Notre âme glorifiée, unie à la grâce, transformée par la grâce, transformera notre corps pour que celui-ci devienne transparent à l'amour, diaphane, pour qu'il soit uniquement un instrument d'amour.

Ainsi la physionomie de l'amour, qui est au plus intime de notre grâce et de notre âme, resplendira dans notre corps. Notre corps sera toujours le corps humain, ce corps que Dieu a voulu former avec Ses Mains ; et parce que Dieu l'a formé avec Ses Mains, qu'Il l'a « modelé », selon le langage de l'Écriture, on peut dire que corps est précieux à Dieu. Ce corps restera donc un corps humain, avec la même physionomie, mais complètement transformé.

C'est là que la biologie ne peut rien nous dire, car elle ne peut étudier que le *conditionnement* de notre corps sur la terre. Or, c'est justement là que tout sera transformé. Notre corps glorifié ne sera plus conditionné par le temps et l'espace. Notre corps sera glorifié sur le modèle du Corps du Christ, sur le modèle du corps de Marie.

C'est une chose très importante à bien saisir. Jésus ressuscite comme « les prémices », et donc tous les corps glorifiés sont à l'image du Christ. Marie, dans le mystère de son Assomption, dans le mystère de sa glorification, est glorifiée sur le modèle du Corps glorieux du Christ. Sur la terre, le Corps du Christ était relatif à Marie et la sensibilité du Christ était relative à celle

de Marie – comme le corps d'un enfant est modelé à partir du corps de sa mère – selon l'expression si forte de saint Grignon de Montfort : Marie est « le moule de Dieu ». Dans le mystère de la Résurrection, c'est l'inverse. Jésus ressuscite en premier lieu et Il est vraiment le modèle de toute résurrection. Donc, la Mère de Jésus est relative à son Fils dans tout son corps, glorifié, et je crois que c'est la plus grande joie de Marie : que son corps soit vraiment transformé d'une manière telle qu'il soit tout entier relatif au Corps glorifié du Christ, et qu'Elle demeure sa Mère. Éternellement, dans son corps, Elle demeure sa Mère, celle qui a porté Jésus, qui l'a nourri, Celle qui a été, vraiment, le milieu dans lequel l'Humanité sainte du Christ a pu s'épanouir.

Ce qui est vrai de Marie est vrai de nous, et notre corps glorifié ne ressemblera plus à nos parents. Il y a un atavisme sur terre et il revient au galop dès qu'on vieillit un peu, sauf si l'on devient un saint ! Mais comme c'est rare, la plupart du temps l'atavisme revient au galop à partir de 45 ans. Dans la gloire, il n'y aura plus d'atavisme. Nous serons tous d'une seule race, de la race du Christ, et de la race du Corps glorieux du Christ. Donc notre corps sera, à l'exemple du Corps du Christ, un corps rendu lumineux par l'amour, un corps diaphane.

Les Pères de l'Eglise, pour essayer d'exprimer ce qu'est le Corps glorieux du Christ, disent qu'il est le lieu de l'amour et donc qu'il est comme du vitrail, et qu'en même temps c'est un corps porteur d'amour, c'est-à-dire ayant le poids de l'or. L'Apocalypse parle

à la fois d'or et de lumière. Ce ne sont que des images, mais qui sont très belles. La lumière vient de l'intérieur, comme dans le vitrail ; notre corps sera lumineux de l'intérieur par la lumière même de l'Esprit-Saint. Ce sera la lumière même du Verbe qui illuminera notre corps. Notre âme et notre corps seront lumineux de la lumière même de Dieu, et notre corps sera porteur de l'amour même de l'Esprit-Saint ; il sera un instrument merveilleux de ce sacerdoce éternel du Christ, il sera médiateur dans cette liturgie éternelle.

Nous ne pouvons pas nous imaginer ce que ce sera. L'apocalypse nous donne des descriptions étonnantes, en parlant d'un « nouveau ciel » et d'une « nouvelle terre », en nous montrant qu'il n'y a pas de temple dans la Jérusalem céleste, et que le temple, c'est Dieu, et que Dieu sera tout en tous. Et dans la charité fraternelle, nous serons dans une proximité merveilleuse les uns à l'égard des autres.

Il faudrait essayer de réfléchir un peu sur cette participation que le Corps du Christ, dans Sa gloire, connaît à l'égard du mystère du Verbe. Le Corps du Christ, quand il était sur la terre, quand il a été formé en Marie, était dépendant du temps et du lieu. Le Corps glorieux du Christ n'est plus de ce monde, il n'est plus de cet univers, parce qu'Il est entièrement pris et possédé par l'Amour divin. Le Corps glorieux du Christ participe donc à l'éternité, il ne meurt plus et il participe à l'omniprésence de Dieu. Encore une fois, ne cherchons pas à imaginer. Il faut dépasser complètement les images, mais il faut affirmer cela

dans la foi, parce que le mystère de la grâce est une participation directe à la nature de Dieu, et celle-ci implique le mystère de l'éternité et de l'omniprésence. Donc, nécessairement, le Corps glorieux du Christ connaît l'éternité et il est au-delà des limites du temps et du lieu.

Notre corps glorifié participera, lui aussi, à cette éternité et à cette omniprésence. Il n'y aura plus de bilocation, à ce moment-là ! La bilocation n'est qu'un petit phénomène miraculeux exprimant qu'un jour notre corps sera absolument docile à notre âme. Donc, là où nous aimerons être, là nous serons, et notre corps connaîtra cette souplesse merveilleuse à l'égard de l'amour ; il sera un instrument parfait d'amour. C'est pour cela que je disais tout à l'heure que notre corps serait un instrument parfait du sacerdoce du Christ pour offrir à Dieu la louange liturgique et pour aimer nos frères. Et c'est ce qu'exprimait aussi le terme « interpénétration » employé par Evdokimov : il n'y aura plus d'extériorité. Sur terre, nous nous regardons de l'extérieur, et même quand nous disons à quelqu'un : « toi, je te connais très bien, je te vois de l'intérieur », ce n'est jamais vrai, parce que nous regardons toujours de l'extérieur. Nous voudrions bien regarder de l'intérieur, mais nous ne pouvons pas. C'est le conditionnement de la terre, le conditionnement de notre connaissance soumise au temps et au lieu. Toute notre connaissance dépend de notre imagination.

Quand nous serons glorifiés avec le Christ dans cette gloire éternelle, à ce moment-là nous aurons la

connaissance que le Christ a de nous, nous aurons cette connaissance les uns des autres, comme le Bon Pasteur connaît ses brebis : Il les connaît comme le Père lui-même connaît Son Fils.

Ce sera une connaissance intérieure et intime. Ce sera « du dedans » que nous arriverons à connaître, et c'est cela la véritable interpénétration. Le corps ne sera plus un obstacle, il n'y aura plus cette juxtaposition terrible qui nous heurte et nous blesse, parce que nous occupons un certain lieu et que, par le fait même, nous gênons les autres. Cela n'existera plus.

Encore une fois, n'imaginons rien ; mais il faut, dans notre *Credo*, dans notre acte de foi, comprendre que nous attendons la résurrection de la chair, de notre pauvre chair mortelle, de la chair mortelle de tous ceux que nous aimons, de toute l'humanité, pour qu'il y ait « un nouveau ciel et une nouvelle terre ».

Quand la Parousie aura eu lieu, notre terre existera-t-elle encore ? Et les planètes, et tout ce ciel que nous voyons, existeront-ils encore ? C'est une grande question qu'il faut se poser (c'est dit dans l'*Apocalypse*). Notre corps fait partie de cet univers matériel, il est une petite parcelle de cet univers matériel qui n'a pas d'autre sens, selon le gouvernement de Dieu, que de permettre à l'homme de mener sa vie, sa vie d'homme et d'enfant de Dieu. Tout cet univers, qui n'aura plus la même signification, ne sera-t-il pas ordonné entièrement à la glorification de tous les corps glorieux ? L'*apocalypse* nous dit que tout est repris de l'Agneau...

Le Christ sera le soleil, Marie sera la lune, et nous serons tous des étoiles, des étoiles de grandeur diffé-

rente, suivant l'intensité glorieuse de notre âme et de notre corps, mais nous serons tous des étoiles les uns pour les autres. Ce sera merveilleux de voir ce vrai ciel, qui sera justement la glorification de tous nos corps ; et tous nos corps seront glorifiés dans la lumière même du Christ et dans la lumière même de Marie. Laissons toujours ce point d'interrogation, mais posons-nous la question, et comprenons que notre espérance est dans le Corps glorieux du Christ et dans cette Jérusalem nouvelle, céleste, « parée comme l'Epouse pour l'Epoux » (*Apoc.* XXI. 2). La glorification de notre corps sera cette parure de l'Epouse pour le Christ.

Sur ces questions, signalons à nos lecteurs l'ouvrage de Georges HUBER qui vient de paraître : « **LE BRAS DE DIEU**, pour une vision chrétienne de l'histoire ». (A nos bureaux. Prix : 18 F. fco. : 21 F.)

Faites connaître
ces « Documents-Paternité »

- demandez-nous des numéros spécimen.
- remettez-nous des adresses auxquelles nous pourrions faire parvenir directement des exemplaires.

FEUILLE A NOUS RETOURNER

Éditions St-Michel, 53150 St-Cénére

C.C.P. Rennes 2074-79

Veillez me faire parvenir :

_____ exemplaire(s)
de la présente brochure, n° 184 3,50 F _____

SÉLECTION :

Technique des groupes et technique subversive en milieu catholique,	2,00F	_____
Les forces occultes dans le monde moderne	2,00F	_____
L'asservissement planifié	2,00F	_____
Résistance à la subversion	2,00F	_____
La F.L.E.C.C. ou la corruption des écoles libres par le cinéma	2,00F	_____
La mission destructrice de la Révolution	1,50F	_____
Que se passe-t-il au catéchisme ?	1,00F	_____
Catéchisme anti-communiste	2,00F	_____
« Helga et Michaël »	1,50F	_____
L'infailibilité du Pape (« Pastor Aeternus »)	2,00F	_____
Défendez votre Foi	5,00F	_____
Fatima et les chemins des hommes	3,00F	_____
De la contraception à l'avortement... vers l'euthanasie	3,00F	_____
Non à l'incroyance		
Contre la loi sur l'avortement	3,50F	_____

La création - Le sacrement de mariage

(Père M.-D. Philippe)

Les degrés de l'Amour - Justice et charité

(Père M.-D. Philippe)

L'éducation : pour ou contre la personne ?

L'Eucharistie (Père M.-D. Philippe)

Le message de Fatima à Pontevedra

(R.P. Joaquin Maria Alonso)

3, 50 F chacune de ces brochures.

TOTAL : _____

Mon nom : _____

Mon adresse : _____

Ci-joint le montant de ma commande : _____ Frs

☐ C.P.

que je vous adresse par ☐ C.B.

☐ mandat

Par ailleurs, je vous demande de faire parvenir directement quelques spécimens de *Documents-Paternité* aux personnes suivantes :

M. _____

Adresse _____

M. _____

Adresse _____



Prix : **3,50 F.** les 10 : **30,00 F.**

DOCUMENTS - PATERNITÉ

(Abonnement un an : **25,00 Frs**)

Le Gérant : Pierre LEMAIRE,
Éditions Saint-Michel, 53150 Saint-Cénére,
C. C. P. Rennes 2074-79